

III

L'homme et le caddie

Je sais, tu es glacé, dit l'homme à son caddie.
Mais moi aussi, tu sais, je suis glacé aussi.

Et pourquoi tu es tombé ? Et regarde ce que tu
as fait ? Ce n'était pas le jour...

Ah non, ce n'était pas le jour !... regarde mes
mains qui ont froid !

Tu roules, tu roules, tu roules, tu roules sans
rien comprendre et tu dévales en plus l'escalier
jusqu'en bas. Qu'est-ce qui te prend bon sang ?...

Si tu crois que c'est facile aujourd'hui de
marcher. De marcher dans ce vent ! Et toutes ces
marches maintenant qu'il va nous falloir remonter !...
Parce que tu m'as lâché ! Tu m'as lâché, c'est tout, tu
t'es mis dans la pente !... Et maintenant tu es là, au
milieu de la chaussée, à plat ventre sur la route... Et
tu voudrais en plus que je te sorte de là... Des marches
si casse-gueule à descendre pour moi et il faudrait que
j'aïlle vite !

Et ma jambe. Qu'est-ce que tu fais de ma

jambe, de mon pied ? Tu sais bien depuis le temps qu'ils ne sont bons à rien, qu'il me faut les porter, tu sais bien. Et si toi maintenant tu t'y mets toi aussi, si tu ne m'aides plus toi non plus !

Tu entends ?

J'ai eu peur, figure-toi. Et si tu t'étais fracassé ?

Et tes roues ! Est-ce que tu y as pensé ? Si elles s'étaient cassées ? Rien que ça, quel malheur ! Les voir en mille morceaux. Arrachées toutes les deux....

Tu y as pensé au moins ?...

Et si tu étais passé sous les roues d'une voiture ?... Quand j'y pense, tiens, maintenant, risquer à ce point-là toutes nos chances de survie... Sans compter nos cartons que tu as failli perdre... Tu te rends compte au moins que tu as failli perdre nos cartons et nos choses ?

Des marches si casse-gueule... Et maintenant, voilà, il est là sur la route, à plat ventre sur la route, inconscient de ce qui se passe, inconscient du bordel qu'il a failli causer, inconscient de toute façon...

Et moi qui dois descendre !...

Tu te souviens quand même que je n'ai qu'une seule jambe ?...

Et le vent qui remet ça !... ce n'est pas de veine, bon sang, alors qu'on était arrivés !

Parce qu'il n'y avait peut-être que dix marches à monter. Peut-être dix, oui, peut-être neuf ou dix. Et

maintenant, voilà, il faut recommencer.

Maintenant, oui, voilà, il faut recommencer. Ce n'est pas bien, tu sais, parce qu'on était en haut, presque en haut, quelques marches, et maintenant, voilà, on est en bas, en bas.

Allez viens ! On y va.

Et voilà que ça m'arrive, nom de Dieu, ça m'arrive, je suis tout essoufflé !

Eh oui ! Ça fait deux fois, ça fait deux fois qu'on monte !... Monter et redescendre, et monter de nouveau... des marches si casse-gueule !... Et le vent qui nous flingue !... Tu entends comme je respire ?

Je n'en peux plus, mon Dieu. Je sens bien qu'aujourd'hui ce sera difficile, plus difficile, oui, ce sera difficile... on aura bien du mal à monter jusque-là... le vent est si fort, si glacial... Et avec ça ma jambe qui n'en a rien à foutre !... Mais regarde comme elle dort !... Une telle paresse quand même je n'ai jamais vu ça !... Comme si elle était seule à marcher ici-bas !... Et mes mains, et mes bras, est-ce qu'ils ne se lèvent pas ?... C'est quelque chose quand même, je n'en peux plus, c'est vrai... comme si on n'était pas nous aussi affaiblis par le gel de cette nuit !

Parce qu'il le faut bien sûr, parce qu'il nous faut monter, comment faire autrement ?

Allez viens ! On y va.

On doit y aller, dit l'homme, tu le sais toi aussi, même si le vent d'en haut nous attend, il le faut... On le sait bien d'ailleurs que le vent nous attend... qu'il nous mettra en pièces sans se forcer, s'il faut, à commencer par eux, les mollets et le cou... Simplement pour passer... Simplement ça, rien d'autre. Car qu'est-ce que c'est pour lui que des pieds crevassés, des mains nues et fendues, un torse sans chemise ? Qu'est-ce que c'est donc pour lui qu'une poitrine gelée ? Rien. De la routine, tu vois. Rien n'est grand ni sacré pour une telle volonté, il lui faut s'engouffrer et toujours plus de vide... Retiens bien ça, petit : un vent qui se déchaîne a sa propre obsession. Tous ces vides à remplir de vacarme et de souffle. Encore, toujours remplir, si ce n'est pas un bain !

Et toi, qu'est-ce qui t'a pris de me lâcher comme ça et de dégringoler ? Au pire moment en plus...

Sans compter la sacoche que tu as failli perdre !... Qui aurait pu, rien que ça, se déchirer, rien que ça !... Plus de sac, tu te rends compte ?... Une toile qu'on vient de laver, qu'on a eu tant de mal à laver, tu

sais bien, et qui est devenue presque jolie et propre.

Naturellement, bien sûr, tu ne dis rien bien sûr, je parle tout seul, bien sûr, c'est bien ça le problème, pourquoi donc je m'énerve ?... Nous existons nous autres... enfin... nous le croyons... vivant tant bien que mal avec des yeux, une bouche, mais lui ?...

Allez viens !

Allez viens, je te dis ! On va monter maintenant, il nous faut tous monter, il commence à faire jour. C'est le moment maintenant, on ne peut plus attendre. Le vent de toute façon ne tombera pas de sitôt. On le saurait maintenant. Il souffle depuis des heures. Il va souffler encore, il a soufflé hier et il a soufflé encore toute la nuit, il ne s'arrêtera pas. Ce qu'il a à faire il le fait. Comme nous tous, tiens, bien sûr, il est le vent, c'est tout. Et nous. On doit monter... Ce qui est affreux c'est le froid.

C'est affreux ce qu'il fait froid, le soleil ne chauffe pas, il ne fait que briller. Aucune chaleur, merde, c'est pas normal, je dis... Quand est-ce qu'il va se mettre à chauffer un petit peu ne serait-ce que mes doigts ? Je n'en peux plus c'est vrai... Et ta poignée, rien que ça, ta poignée en métal, est-ce qu'il la chauffe ?... non... même pas ça... il ne chauffe rien du tout... Tu te rends compte, dit l'homme, après une nuit pareille !... Après cette nuit de chien ne pas même nous chauffer !... C'est pourtant la seule chose qu'on

lui demande, non ?...

Plus que cinq marches, dit l'homme.

Plus que cinq, plus que quatre, dit-il à sa jambe raide, plus que quatre, lui dit-il, et nous serons alors sur l'esplanade, là, plus que trois, plus que deux.

Ça y est, on y est, dit l'homme à son caddie. On est bien arrivé.

On est là nom d'un chien, on est tous là, enfin, ce qui est malheureux c'est que je n'en puisse plus. Regarde, petit, regarde comme je respire, écoute !... Écoute mon cœur, écoute... tu entends comme il s'emballe ?... Tu sais, parfois, petit, je voudrais que ça s'arrête. Que ça s'arrête, tu vois. Regarde comme je crache !... Je crache comme si j'avais couru pour gagner une médaille, au lieu de quoi le vent me défonce la poitrine.

Allez !... on va se reposer et on va respirer, il faut que je respire, que ça se calme là-dedans.

Le vrai malheur, tu sais, c'est cet air qui nous glace... Cet air glacé, tu vois, plus glacé que tout en bas, c'est bien ça notre malheur... C'est un vent de colère très très noire, je te le dis, et qui vient de très loin.

Car ce vent de malheur... qui est furieux, dit l'homme, qui n'a pas d'autre but, ce vent qui est

furieux voudrait bien s'engouffrer, s'engouffrer dans une fissure. Ce vent voudrait bien s'engouffrer.

Et regarde comme sa fureur qui court le long des planches, qui cherche une fissure, et qui pourrait trouver maints endroits dans le bois où loger sa tourmente, nous a vite repérés !...

On vient juste d'arriver et l'air froid, tu as vu, nous a déjà trouvés.

Il courait après d'autres et maintenant, voilà, voilà qu'il nous écrase.

Parce que c'est si facile d'être une cible, tu vois, dans cette immensité. Crevassés comme nous sommes, fendillés, rouges d'engelures, et par-dessus le marché sans repli d'aucune sorte.

Et regarde-le donc s'engouffrer sans se gêner dans le col de ma veste !... Regarde-le, petit, pénétrer comme chez lui au cœur de mes vêtements et trouver ma poitrine qui n'a pour se défendre qu'une chemise d'été !

Parce qu'aussi notre jambe est toute paralysée, elle est toute raide maintenant ! La seule qui vaille le coup, la seule courageuse et valide, devenue raide comme l'autre !... C'est malheureux, dit l'homme, les seuls atouts qu'on ait et eux aussi défaillent... Enfin !... Nous sommes là-haut. Nous sommes quand même là-haut. Maintenant nous sommes là-haut.

Je suis là en plein vent, j'ai monté les marches.

J'ai eu du mal à monter les marches, c'est vrai, mais pourtant je l'ai fait, j'ai fini par le faire et maintenant on est là-haut.

On a eu bien du mal à monter jusqu'ici, c'est vrai, dit l'homme à son caddie, à monter contre le vent, tu le sais toi aussi puisque tu grimpes aussi, puisque tu m'as soutenu tout le temps de cette montée...

Parce qu'on a dû encore s'aider de nos deux bras pour faire grimper la jambe... La jambe, tiens ! Une jambe déconnectée qu'il faut aider pour tout... Qui ne sait qu'être un poids, qu'être en rade, qu'être en berne, plus rigide qu'une béquille et comme clouée, c'est tout, tournant autour du clou et, pour comble de tout, remorquant notre pied comme un poids dégoûtant...

À cause de notre jambe, à chaque pas on ahane, à chaque halte on se penche, haletant et épuisé.

C'est un comble tout de même alors qu'on n'est pas vieux ! On n'est même pas le vieux qu'on peut imaginer, un ancêtre boiteux...

Et quel âge avez-vous ? nous avait demandé une petite femme un jour. Tu te souviens de ça ?

Parce qu'elle avait ouvert, alors qu'on était là, la porte de l'église. Tu te souviens bien sûr qu'elle nous avait ouvert et c'était bien aimable. Une main, une

petite main, qui était là, voilà, et la porte s'était ouverte. Et nous on est entré. On est entré s'asseoir. Tu te souviens de ça qu'on est entré s'asseoir?... C'était sur le côté, c'était un petit coin, c'était il y a longtemps. La porte de l'église. Ou de la gare ma foi, de l'hospice, va savoir, parce qu'il y avait des cris, des engueulades sans nom qui n'avaient rien d'avenant et des sortes de vagues à chaque seconde, mon Dieu, ils cherchaient tous une place...

Je suis bien essoufflé, dit l'homme à son caddie, comme je suis essoufflé ! Heureusement que tu es là ! Comment je ferais sans ton aide ? Sans toi ici, petit, comment je pourrais faire ? Merci. Et s'il te plait. Ne dévale plus sans moi l'escalier, tu m'entends ? Parce que j'ai besoin de toi. Parce qu'il y a cette jambe dont on peut bien comprendre qu'elle a besoin d'une cale. À cause d'elle, tu le sais, à cause de notre pied. À cause d'elle et à cause de lui. Et cette montée en plus qui nous anéantit !... On va donc s'arrêter et reposer la jambe, dit l'homme à son caddie... Et ça, malgré le vent... Tranquilliser le pied qui commence à trembler... Et c'est seulement après qu'on ira voir la place.

*

Maintenant qu'on est là et qu'on peut respirer,

respirons... On peut bien respirer puisque nous sommes en vie.

Puisqu'on est là, allez, respirons normalement et mettons nos deux mains dans les poches de la veste. Nos mains glacées, dit l'homme, on va les réchauffer.

Et les poches sont petites mais elles sont bien commodes de n'avoir pas de trous. Elles sont bien bonnes d'ailleurs de rester tièdes et douces et de nous accueillir au milieu des hurlements.

Allez, venez, maintenant, dit l'homme à ses deux mains ! Parce qu'il parle à ses mains comme à toute sa personne... Venez donc vous serrer toutes les deux dans les poches... Le vent n'entre pas là, n'entre pas, vous savez, s'il entrait là, dit-il, c'est que nous serions morts...

Et toi, viens avec nous, dit l'homme à son caddie, ne reste pas tout seul à geler sur le plancher, viens donc là, je te dis... Et vous, dépêchez-vous, les poches sont encore tièdes, venez vous réchauffer !

Car le meilleur moyen c'est de bien se tasser, dit l'homme à son caddie, à ses membres parce qu'ils tremblent, et le meilleur moyen c'est de bien pénétrer en soi-même, leur dit-il, de rejoindre au plus vite nos dernières poches de vie et de se retirer dans le peu de chaleur qu'il nous reste... Comme on le peut d'ailleurs, voilà ce qu'il faut faire, voilà ce qu'il dit à

son cou... Parce qu'il n'a rien de mieux à lui offrir, dit-il, que le col relevé et sommaire de sa veste... replie-toi, lui dit-il, tu es tout bleu, regarde, replie-toi sans tarder, tu seras bientôt noir.

C'est malheureux, dit l'homme, face à l'hiver cinglant et la démente des vents, aucune morale ne tient... Regarde l'oiseau là-bas qui ne sait où voler !... À entendre ses cris il y a de quoi pleurer... Qu'est-ce qu'il peut espérer lui aussi, hein, petit ?... Lui aussi il s'en voit un jour comme celui-ci. Regarde bien, petit, une petite boule de plumes qu'est-ce que c'est, face au vent ?... Elle cherche à se blottir et l'arbre n'a pas de feuille... C'est tellement triste, tu vois... Où est passé pour elle le printemps des amours et des graines faciles ?... Et cette petite fauvette affamée qui pépie, qui s'épuise à gratter autour des pierres ingrates, combien de chances a-t-elle de voler l'an prochain ?... C'est malheureux, dit l'homme... Il faut tenir, tu sais, dit l'homme à son caddie. Attendre. Savoir attendre... Dans quelque temps, dit l'homme, nous serons arrivés... Nous arriverons, dit l'homme. Nous allons arriver. Il faut attendre, petit. Attendre comme ce pigeon qui était l'autre soir sur la gouttière du toit, tu te souviens de lui, pelé, trempé de pluie... Qu'est-ce qu'il fait celui-là, qu'on s'est dit, tu te souviens, au bord de la toiture, aplati comme une tuile ? Il attendait, c'est tout. Voilà, petit, voilà, il attend lui

aussi. Il fait le mort, bien sûr, se blottit à coup sûr dans sa tête minuscule, prend racine dans un rêve ! Qu'en savons-nous au juste... Attendons nous aussi, prenons des forces, dit l'homme, faisons comme ce pigeon qui a rentré son cou dans sa petite poitrine, et qui ferme les yeux, et qui se recroqueville, et qui n'a plus de bec, et qui n'a plus de pattes, et dont seules les plumettes se redressent sur sa tête comme des petits remparts. Puis on s'y remettra.

Car on doit s'y remettre, on ne peut pas rester là. Pas dans ce vent mortel... Et puis, il faut y aller avant qu'on nous la prenne.

Allez, dit l'homme, allez !... regardons sans frémir le monstre qui nous attend.

Car il le faut, dit l'homme.

Si tu voyais, petit, si tu avais des yeux, dit l'homme à son caddie, tu verrais à présent nos véritables ennemis.

Car c'est une sale épreuve qui nous attend, tu sais...

Regardons malgré tout sans ciller, lui dit-il, regardons sans broncher cette esplanade dantesque qui se dresse devant nous comme une mer pleine de sang... Un océan de bois, je te le dis, petit, dont il faudra maintenant triompher coûte que coûte...